de la possibilité de l'inoculer des animaux à l'homme, de celui-ci aux sujets de son espèce; de remplacer, par cette inoculation préservatrice de la petite vérole, celle de la petite vérole elle-même; par conséquent, une opération souvent dangereuse par une opération qui ne le devient presque jamais. D'après les recherches faites sur ce sujet, il paraît démontré que l'existence du virus vaccin, que ses effets sur l'homme étaient connus depuis longtemps dans l'Inde; que Rabaut-Pommier, ministre protestant à Montpellier, s'entretint, en 1781, avec le docteur Pew, médecin anglais, de la possibilité d'inoculer le virus pris au pis de la vache, inoculation qui semblait propre à préserver de la petite vérole; que le docteur Pew promit d'engager son ami Jenner à faire des expériences régulières sur cet important sujet. Toutefois, ce fut en 1798 seulement que Jenner publia son premier ouvrage sur l'inoculation de la vaccine, qui depuis lors a été partout substituée à celle de la petite vérole, et qu'il attacha glorieusement son nom à cette admirable découverte. Jenner fut assez heureux pour jouir de son triomphe, et pour recevoir de toute l'Europe des témoignages d'une estime et d'une gratitude qu'il méritait si bien. En 1801, il fut nommé chirurgien et médecin de la marine royale. Ses confrères firent frapper à cette occasion une médaille portant, d'un côté, Apollon présentant à l'Angleterre un matelot préservé de la variole par la vaccine, et, sur le revers, la figure allégorique de l'Angleterre tenant d'une main une couronne civique, dans laquelle est inscrit le nom de Jenner. La médaille a pour devise : *Alba nautis stella refulsit.* Jenner reçut les félicitations des corps savants de l'Europe, dont plusieurs le reçurent dans leur sein. L'Institut de France le nomma l'un de ses associés étrangers, et l'impératrice Catherine II lui écrivit une lettre extrêmement flatteuse, accompagnée d'un diamant de grand prix. Le 2 juin, le Parlement britannique lui décerna une récompense de 10,000 livres sterling et lui vota des remerciments au nom de la patrie pour le bienfait signalé qu'il avait rendu à l'humanité. Le lord-maire et les aldermen de Londres lui envoyèrent le diplôme et le droit de franchise de la cité dans un superbe coffret enrichi de diamants. Enfin, des monuments ont été élevés en son honneur en Angleterre et en France. On lui doit les ouvrages suivants : *Procédé pour préparer le tartre émétique pur par la recristallisation* (Londres, 1793); *Histoire naturelle du coucou*, dans les *Transactions de la Société royale des sciences de Londres* (1798); *Recherches sur les causes et les effets de la variole du vaccin, maladie découverte dans l'ouest de l'Angleterre, principalement dans le comté de Glocester, et connue sous le nom de* cowpox (Londres, 1798), traduit en latin et en français; *Nouvelles observations sur le cowpox* (Londres, 1799); *Continuation des observations relatives au cowpox* (Londres, 1800); *Origine de l'inoculation du vaccin* (Londres, 1801); *Eruptions ou modifications du vaccin variolique* (1804); *Lettre à Henry Parry sur l'influence des éruptions artificielles dans certaines maladies de l'homme, avec des recherches sur l'avantage probable de l'inoculation du cowpox*, etc. Jenner collabora aussi au journal hebdomadaire l'*Artiste*.

JENNINGS (David), théologien anglais, né à Kibworth (comté de Leicester) en 1691, mort en 1762. Il remplit pendant quarante ans les fonctions pastorales à Londres et enseigna la théologie dans un collége particulier. On lui doit les ouvrages suivants : *Beauté et avantages d'une piété précoce* (1730, in-12); *Introduction à l'usage des globes* (1747), livre qui a joui, pendant plus de cinquante ans, d'une grande réputation; *Appel à la raison et au sens commun touchant la vérité des saintes Ecritures*; *Antiquités judaïques* ou *Suite de leçons sur les trois premiers livres de Moïse et d'Aaron, avec une dissertation sur la langue hébraïque* (1766, 2 vol. in-8°), ouvrage fort estimé.

JENNINGS (Jean), agronome suédois, né à Stockholm en 1729, mort à Londres en 1773. Il était fils d'un Anglais qui s'était établi en Suède et y avait obtenu des lettres de noblesse. Riche et instruit, il s'occupa des arts industriels, fit perfectionner la construction des fourneaux de fonte, défricha par des procédés nouveaux de grands espaces de terrains stériles, et poussa activement les travaux du canal de Trollhaetta, destiné à rendre navigable la rivière la Gotha. Jennings, pour se mettre au courant des inventions nouvelles, visita la France, l'Angleterre, la Hollande, et mourut subitement à l'âge de quarante-quatre ans. Il était membre de l'Académie des sciences de Stockholm, et inséra dans le recueil de cette société plusieurs mémoires sur des sujets d'utilité publique.

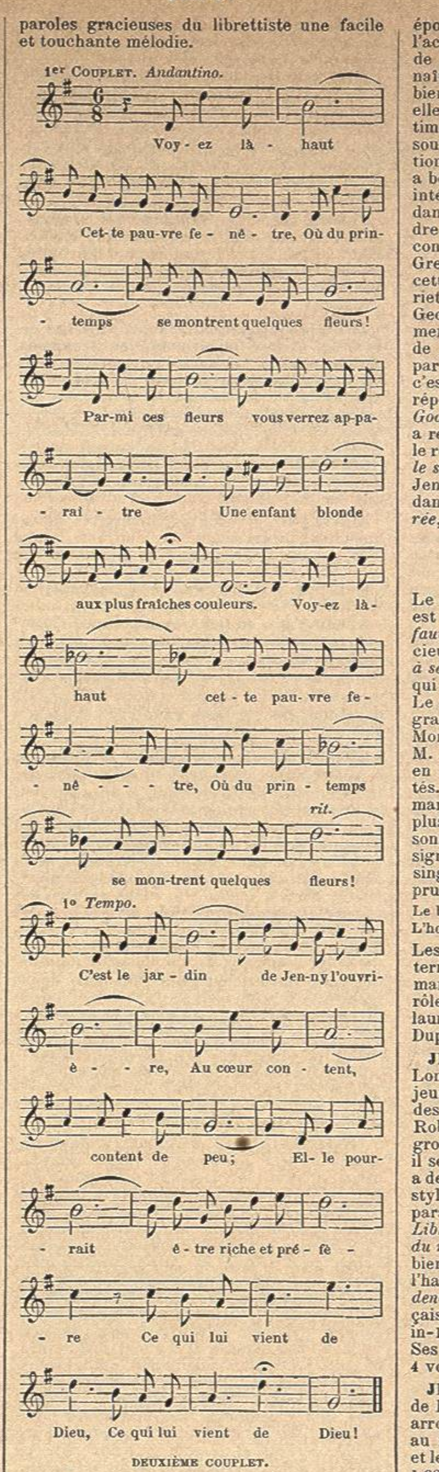
JENNINGS (Henri-Constantin), antiquaire et amateur anglais, né à Shiplake (comté d'Oxford) en 1731, mort à Londres en 1819. Il était d'une noble et riche famille qui comptait parmi ses membres la célèbre duchesse de Marlborough. Fils unique, Jennings put de bonne heure se livrer sans entraves à ses goûts. Après avoir été pendant quelque temps enseigne aux gardes, il donna sa démission, se rendit en France, passa de là en Italie, s'y lia avec lord Mount-Hermor, habile amateur d'œuvres artistiques, et se prit d'une passion désordonnée pour les collections d'objets d'art et de curiosité. Au bout de huit ans de séjour en Italie, Jennings revint en Angleterre avec ses collections qui lui avaient coûté des sommes considérables. « Trois fois réduit à la misère par ses extravagances et surtout par ses acquisitions artistiques de toute espèce, dit M. P. Lonisy, trois fois enfermé à la prison pour dettes de Londres, le hasard le tira trois fois de ce mauvais pas; mais aucune des vicissitudes de sa vie ne lui enseigna la prudence, et il ne vit dans la richesse qui lui était rendue qu'un moyen de recommencer ses collections, plus confuses que bien choisies, de statues, de médailles, de tableaux, de livres, de minéraux, de coquilles, d'objets rares et curieux. » A mesure qu'il vieillissait, sa monomanie de collectionneur ne faisait que s'accroître, et avec elle la bizarrerie de son caractère et de ses idées. « S'il déjeunait comme les vulgaires mortels de nos jours, dit Parisot, il ne dînait qu'en triclinium. Devenu propriétaire d'une ravissante statue de Vénus, pendant les six premiers mois qui suivirent l'acquisition, il la fit placer chaque jour au haut bout de la table, où deux laquais en grande livrée, gants blancs et l'épingle de diamants au jabot, servaient devant le beau marbre des plats choisis fumants qu'on remportait ensuite. L'idée d'aller pourrir en terre après sa mort lui semblait antipoétique, et un de ses désirs les plus vifs était de pouvoir compter, au lieu d'inhumation, sur la crémation. Il fit choix de l'urne où devait être recueillie sa cendre et d'un grand poêle qui devait servir de bûcher, et finalement il trouva un gai et brave gentilhomme du voisinage qui s'engagea cordialement à lui rendre ce service. L'incomparable Vénus devait en être la récompense. Bien que sa fortune fût considérablement réduite, Jennings avait encore, au moment où il mourut, de quoi vivre commodément, et il ne fut point brûlé, suivant son vœu. On lui doit plusieurs ouvrages qui se ressentent nécessairement de la tournure de son esprit. Les principaux sont : *Libres et sommaires réflexions ou esquisses impartiales et franc examen de divers objets intéressants* (Londres, 1795); *Essai sur les preuves de la religion* (Londres, 1771); *Recherches physiques sur les pouvoirs et les propriétés de l'esprit; Remarques curieuses sur l'enfance et l'éducation; Pensées sur le progrès et la décadence des beaux-arts*, où il passe en revue les diverses écoles de la Grèce et de Rome; *Libre enquête sur l'énorme accroissement des hommes de loi*, etc.

JENNY s. f. (jèn-ni — mot angl. signif. *Jeannette*). Techn. Machine à filer du coton, inventée par Thomas Highs, perfectionnée par Hargraves, Arkwright, et enfin par Samuel Crompton, qui en fit la mull-jenny.

Jenny l'ouvrière, drame de MM. Decourcelles et J. Barbier (théâtre de la Porte-Saint-Martin, 23 novembre 1850). De cette pièce, on ne connaît guère aujourd'hui que la romance devenue populaire de *Jenny l'ouvrière*, que les auteurs y avaient intercalée (v. ci-après), et cependant le drame ne manquait pas de mérite. Jenny voit le même jour tous les malheurs fondre sur sa famille; son père est atteint de paralysie, son frère tire un numéro qui va le forcer à partir pour l'armée, et un ami, pour lequel son père a engagé sa signature, a fui. Elle n'a plus qu'une pensée, sauver son père de la prison pour dettes et sa famille de la misère. Maurice d'Ornay, un jeune banquier qui, après lui avoir fait des propositions inconvenantes, a reconnu son honnêteté, lui a laissé son adresse en la priant de venir à lui comme à un ami, si jamais le malheur la frappait. Elle y court, lui expose la situation et s'évanouit. Lorsqu'elle revient à elle, elle est déshonorée. Quelques jours après, son frère vient lui demander de l'argent pour faire sortir leur père de prison; elle est obligée de le refuser; son amant, en effet, est à moitié ruiné, et, pour qu'il puisse refaire sa fortune, il faut que sa liaison reste secrète. Maudite par son père et par son frère, Jenny n'a plus de consolation que dans l'amour de Maurice, et elle apprend qu'il va se marier; elle le somme alors de faire honneur à la parole qu'il lui a donnée de l'épouser. Maurice, esclave de sa parole, veut bien lui donner son nom; mais il la prévient qu'aussitôt après la bénédiction nuptiale il quittera pour toujours sa maison, qu'il lui abandonne avec une honnête aisance. Ce n'est pas Maurice qui partira; en présence de ses parents, la jeune fille réhabilitée déchire le contrat de rente et annonce sa résolution de redevenir Jenny l'ouvrière. Mais Maurice a tout entendu, il se sait adoré et implore son pardon. Jenny pardonne, et au mariage succédera bientôt un baptême. C'est simple, émouvant, moral et écrit sans trop d'emphase.

Jenny l'ouvrière, romance, paroles d'Emile Barateau, musique d'Etienne Arnaud. Cette romance, dont la publication précéda de quelques jours seulement la révolution de Février 1848, obtint, lors de son apparition, un grand succès. De Paris, elle passa dans les campagnes, où on la chante encore aujourd'hui. Le compositeur a eu rarement l'inspiration plus heureuse; il a su adapter aux paroles gracieuses du librettiste une facile et touchante mélodie.

1er COUPLET. *Andantino.*



DEUXIÈME COUPLET.

Dans son jardin, sous la fleur parfumée,
Entendez-vous un oiseau familier?
Quand elle est triste, oh! cette voix aimée
Par un doux chant suffit pour l'égayer!
Dans son jardin, sous la fleur parfumée,
Entendez-vous un oiseau familier?
C'est le chanteur de Jenny l'ouvrière,
Au cœur content, content de peu;
Elle pourrait être riche et préfère
Ce qui lui vient de Dieu. (*bis*)

TROISIÈME COUPLET.

Aux malheureux souvent elle abandonne
Ce qu'elle gagne, hélas! un peu de pain :
Qu'un pauvre passe, et comme elle est si bonne,
En le voyant, elle n'aura plus faim.
Aux malheureux souvent elle abandonne
Ce qu'elle gagne, hélas! un peu de pain!
C'est le bonheur de Jenny l'ouvrière,
Au cœur content, content de peu;
Elle pourrait être riche et préfère
Ce qui lui vient de Dieu. (*bis*)

Jenny Bell, opéra-comique en trois actes, paroles de Scribe, musique d'Auber, représenté à l'Opéra-Comique le 2 juin 1855. Le succès de l'*Ambassadrice* a déterminé sans doute le fécond vaudevilliste à tirer, dix-neuf ans plus tard, une autre œuvre du même panier. La pièce de *Jenny Bell* est d'ailleurs bien faite, les situations ont de l'intérêt, le dialogue est semé de mots heureux. Jenny Bell est une cantatrice adorée du public. Lord Mortimer, fils du duc de Greenwich, premier ministre, en raffole; il a un rival dans maître Dodson, orfèvre et joaillier de Jenny Bell. Le ministre veut que son fils épouse lady Clarence. Il va tout droit trouver l'actrice, pour la prier de ne point abuser de son influence sur son fils. Jenny reconnaît en lui le protecteur de son enfance, son bienfaiteur. Poussée par la reconnaissance, elle promet de décourager la passion de Mortimer, qui vient chaque jour dans sa maison sous le nom de William, et cache sa position sociale sous le titre de compositeur. Elle a beau se donner mille défauts, se peindre intéressée, éhontée, etc., Mortimer persiste dans son affection et va même jusqu'à prendre la résolution de s'empoisonner, si elle ne consent pas à accepter sa main. Le duc de Greenwich finit par céder et par autoriser cette mésalliance. Les personnages de Henriette, femme de chambre de Jenny Bell, de George Leslie et de Dodson sont agréablement mêlés à l'action principale. Des motifs de provenance anglaise ont été introduits par le compositeur dans ce sujet anglais : c'est d'abord une cantilène dans l'ouverture, répétée plus loin dans le chant; ensuite le *God save the king* et le *Rule Britannia*. On a remarqué les couplets de la camériste sur le rouge employé par les actrices : *Au théâtre, le secret;* l'espèce de complainte par laquelle Jenny Bell émouvait le cœur des passants dans son enfance : *Dans la rue, à peine éclairée*, qui se termine par ce refrain :

Habitants de la grande ville,
Au pauvre enfant tendez la main;
Je meurs de froid, je meurs de faim.

Le duo entre lord Greenwich et Jenny Bell est riche en motifs; la tyrolienne : *Ah! de la fauvette*, qui y est intercalée, est fort gracieuse; la jolie cavatine du ténor : *A sa voix, à sa vue*, est suivie de morceaux d'ensemble qui terminent avec chaleur le premier acte. Le morceau principal du second acte est le grand duo de la déclaration d'amour de Mortimer, sous le pseudonyme de William. M. Auber a traité cette situation compliquée en maître habitué à triompher des difficultés. Nous ne pensons pas être le seul à remarquer que la partition de *Jenny Bell* est la plus travaillée et la plus riche en combinaisons des opéras-comiques du maître. Nous signalerons encore un air de baryton fort singulier, dont le sujet est une sentence empruntée à la comédie la *Coquette corrigée :*

Le bruit est pour le fat, la plainte est pour le sot,
L'honnête homme trompé s'éloigne et ne dit mot.

Les variations chantées sur le *Rule Britannia* terminent avec éclat cet ouvrage, qui ne peut manquer d'être repris et mieux compris. Les rôles ont été créés par Faure, Couderc, Delaunay-Riquier, Sainte-Foy, Mlles Caroline Duprez et Boulart.

JENYNS (Soame), littérateur anglais, né à Londres en 1704, mort en 1787. Il eut une jeunesse très-dissipée, siégea à la Chambre des communes, et s'attacha à la politique de Robert Walpole, qui lui fit obtenir une grosse sinécure au bureau du commerce, où il se maintint vingt-cinq ans (1755-1780). On a de lui, entre autres ouvrages, écrits dans un style vif, élégant, spirituel, mais pleins d'idées paradoxales : l'*Art de la danse*, poëme (1728); *Libre recherche de la nature et de l'origine du mal* (1757), où il s'efforce d'établir que le bien et le mal sont également nécessaires à l'harmonie du monde moral; *Vues sur l'évidence de la religion chrétienne*, trad. en français par Letourneur et Feller (1774 et 1779, in-12); *Dissertations sur divers sujets* (1782). Ses ouvrages ont été réunis et publiés en 4 vol. in-12.

JEOIRE-EN-FAUCIGNY (SAINT-), bourg de France (Haute-Savoie), ch.-l. de canton, arrond. et à 14 kilom. N.-E. de Bonneville, au fond d'un vallon resserré entre le Môle et le Vernand; pop. aggl., 706 hab.—pop. tot., 1,830 hab. Fabriques de chandelles; clouteries, tanneries; carrières de chaux et de plâtre. Château de Beauregard sur le versant du Vernand.

JÉPÉE, ville de la Turquie d'Europe. V. ZÉPÉE.

JEPHSON (Robert), littérateur et auteur dramatique anglais, né en Irlande en 1736, mort en 1803. Il commença par suivre la carrière des armes, parvint au grade de capitaine et donna sa démission en 1763. Jephson se tourna alors du côté du théâtre, entra en relation avec Garrick, Samuel Johnson, Ed. Burke, puis se rendit en Irlande en qualité de premier écuyer du vice-roi, le vicomte Townshend, et devint membre du Parlement, où il se fit remarquer, sinon par son éloquence, du moins par ses vives saillies. On a de lui des tragédies : *Bragance* (1775), qui obtint beaucoup de succès; le *Comte de Narbonne* (1781), dont le succès fut également très-vif; la *Loi des Lombards* (1779); *Julia* ou l'*Amant italien* (1787), qui offre de grandes beautés de détails; la *Conspiration* (1796); des opéras-bouffes : l'*Hôtel* (1783); l'*Amour et la guerre* (1787); *Deux cordes à son arc.* Enfin il a publié les *Portraits romains* (1794), poëme contenant une suite de portraits faits avec autant d'élégance que de vigueur; les *Confessions de Jean-Baptiste Couteau*, citoyen français (1794, 2 vol. in-12), satire sur la Révolution française.

JEPHTÉ, un des juges d'Israël. Son histoire est bien propre à nous montrer dans quel état d'anarchie sociale les Hébreux tombèrent après s'être emparés du pays de Chanaan (v. l'art. JUGES). Jephté était un brave guerrier du pays de Galaad; mais comme il était fils d'une concubine, ses frères ne voulurent lui accorder aucune part de l'héritage paternel; il se retira alors dans la montagne, se mit à la tête d'une bande d'aventuriers et se livra à une sorte de brigandage. Il acquit ainsi une grande réputation d'audace et de courage, et bientôt les chefs de sa tribu, asservie par les Ammonites, vinrent le trouver et lui demandèrent de se mettre à leur tête pour chasser les oppresseurs. Jephté accepta, mais sous la condition qu'après la guerre il resterait « le chef de Galaad. » Il battit complétement les Ammonites sur les bords de l'Arnon, après avoir vainement appelé au secours de leurs frères les Ephraïmites, qui ne bougèrent pas. Mais après la victoire, ces derniers, jaloux des succès de Jephté, ou voulant peut-être avoir leur part du butin, franchirent le Jourdain et marchèrent contre Galaad. Jephté leur fit essuyer une sanglante défaite. Pendant la poursuite, les Galaadites avaient occupé les gués du Jourdain et massacraient les Ephraïmites qui voulaient rentrer dans leur pays; ils les reconnaissaient en leur faisant prononcer le mot *schibboleth* (épi), que les Ephraïmites prononçaient à la façon du nord *sibboleth*. De là l'origine de l'expression : le *schibboleth* d'un parti. Un fait qui a beaucoup divisé les exégètes et les théologiens marque la première victoire de Jephté. Il avait fait vœu, s'il triomphait des Ammonites, de sacrifier à Jéhovah la première personne qui sortirait de sa maison pour venir à sa rencontre. A son retour, sa fille unique marchait la première, au son des instruments, à la tête de ses compagnes. A cette vue, Jephté, accablé de douleur et de désespoir, déchire ses vêtements et annonce en pleurant le vœu que sa bouche a prononcé. La jeune fille, résignée, ne demanda que la grâce de se retirer pendant deux mois avec ses compagnes sur les monts de Galaad, pour y pleurer sa virginité et l'opprobre de ne pouvoir être ni épouse ni mère. Les deux mois écoulés, elle vint se jeter dans les bras de son père, qui l'offrit en sacrifice. On a essayé d'expliquer ce fait de bien des manières, et on a souvent prétendu que la fille de Jephté ne fut pas sacrifiée, mais consacrée au service de Jéhovah, vouée à la virginité, etc. Toutes ces tentatives échouent devant le texte même, qu'il est impossible d'entendre autrement que d'un sacrifice réel. Du reste, il est presque certain que, dans les premiers temps de leur histoire, les Hébreux ont offert à leur dieu national des sacrifices humains; témoin le récit du sacrifice d'Isaac.

Les poëtes font quelquefois allusion à cette circonstance de la fille de Jephté pleurant sa virginité :

Jamais, jamais pour moi les orgues magistrales
N'ébranleront l'écho des vieilles cathédrales,
Les parfums de l'encens ne monteront aux cieux;
Jamais la cloche sainte, aux tintements joyeux,
N'enverra dans le vent ses carillons de fête.
Et c'est pourquoi, Seigneur, j'irai, courbant la tête,
Vierge veuve, pleurant sur mon adversité,
Comme pleura jadis la *fille de Jephté*!

AMÉDÉE ROLLAND.

Jephté, tragédie lyrique en cinq actes avec prologue, paroles de l'abbé Pellegrin, musique de Montéclair, représentée à l'Académie royale de musique le 28 février 1732. Cet opéra, le premier joué en France dont le sujet fût tiré de l'Ecriture sainte, obtenait du succès, lorsque le cardinal de Noailles en fit interrompre les représentations. On pensait alors que l'histoire sainte ne devait pas être assimilée à la mythologie, et fournir des sujets à des divertissements profanes. Il n'en fut pas toujours ainsi. L'art dramatique a eu chez tous les peuples une origine sacrée. On peut citer dans l'opéra de *Jephté* un beau chœur longtemps célèbre : *Tout tremble devant le Seigneur*.

JEQUITINHONHA, fleuve du Brésil. V. BELMONTE.

JERBOA s. m. (jèr-bo-a). Mamm. Nom scientifique de la gerboise. ‖ On dit aussi JERBO.

JERBOÏDE adj. (jèr-bo-i-de — de *jerboa*, et du gr. *eidos*, aspect). Mamm. Qui ressemble ou qui se rapporte à la gerboise.

— s. m. pl. Groupe de mammifères rongeurs, ayant pour type le genre gerboise.

JERDAN (William), publiciste écossais, né à Kelso (comté de Roxburgh) en 1782. Il avait été successivement clerc chez un procureur d'Edimbourg, employé dans une maison de commerce de Londres, élève chirurgien à Portsmouth, lorsqu'il se fit journaliste en 1806. Jerdan commença par rédiger les comptes rendus parlementaires dans l'*Aurora*, le *Pilot*, le *Morning-Post*, etc., puis il acheta le *Satirist*, devint, en 1813, éditeur du *Sun*, un des principaux organes du parti tory, et fonda, en 1817, la *Literary Gazette*, dont il a conservé la direction jusqu'en 1850. En 1852, le ministre Derby lui accorda une pension de 2,500 francs pour services rendus aux lettres et à son parti. M. Jerdan, qui est aujourd'hui le doyen des journalistes de l'Angleterre, est un des fondateurs de la Société royale de littérature, du club des mélodistes, et membre de la Société des antiquaires. Outre un nombre considérable d'articles, il a publié : *Galerie nationale des hommes célèbres du XIXe siècle* (Londres, 1829, 5 vol. in-8°), avec portraits, et des mémoires intitulés *Autobiographie* (Londres, 1852-1853, 4 vol. in-8°).

JEREJA, ville d'Afrique, dans la Sénégambie, capitale d'un petit Etat de même nom, sur la rive occidentale du Vintam, à 30 kilom. S.-E. du fort James, à 90 kilom. N.-E. de Cacheo. Le royaume nègre de Jereja, situé dans la partie occidentale de la Sénégambie, près du bord méridional de la Gambie, n'est qu'une de ces agglomérations de race nègre, si nombreuses sur le sol africain, et dont l'état social, à peine rudimentaire, a tout à gagner au contact de la civilisation européenne.

JÉRÉMIADE s. f. (jé-ré-mi-a-de — du nom du prophète *Jérémie*, auteur des *Lamentations*). Plainte importune et inutile, lamentation : *On s'épuise en* JÉRÉMIADES *sur la décadence de la littérature, des théâtres*. (Fourier.)

— **Syn. Jérémiade, complainte, doléance.** V. COMPLAINTE.

JÉRÉMIE s. f. (jé-ré-mî). Mus. relig. Nom donné à des leçons que l'on chante dans l'office de la semaine sainte, et qui sont composées de fragments du prophète Jérémie.

— **Encycl.** On donne ce nom aux leçons qui se chantent, dans l'Eglise romaine, à l'office des Ténèbres, des fragments du fameux prophète hébreu. On emploie, pour chanter ces leçons, une sorte de récitation mélodique plus variée que la psalmodie ordinaire, et qui est soutenue ordinairement, sinon toujours, par l'orgue ou du moins par un instrument grave, tel que le violoncelle ou le basson. Les *Lamentations de Jérémie*, qu'on appelle aussi quelquefois simplement des *Jérémies*, sont notées dans les livres de plain-chant, et elles varient souvent selon les diocèses. Dans certaines églises, le chant en est fort beau. Palestrina a écrit plusieurs *Lamentations de Jérémie* qui, pour la plupart, sont admirables, pleines d'onction, de grandeur et de majesté, comme tout ce qui est sorti de la plume de ce musicien étonnant, qui joignait à un génie de premier ordre une foi sincère et vive. Un grand nombre de musiciens, surtout en Italie, ont aussi écrit des *Lamentations de Jérémie* et l'un des derniers est l'adorable le célèbre Bellini, le chantre inspiré de *Norma*, de *Beatrice di Tenda* et de la *Sonnambula*, qui, à l'âge de sept ans seulement, composa plusieurs morceaux de ce genre.

JÉRÉMIE, ville de l'Amérique centrale, dans l'île d'Haïti, province du Sud, sur le golfe de Léogane, au N.-O. de Cayes; 4,000 hab. Commerce d'acajou, gaïac, bois de campêche, café et cacao. La ville est bien bâtie, mais la baie n'est pas très-sûre. La température est très-douce, l'air pur et sain.

JÉRÉMIE, un des quatre grands prophètes juifs, né l'an 650 av. J.-C., dans le village d'Anathoth, de la tribu de Benjamin, mort vers 590. Dans l'impossibilité absolue où nous sommes de contrôler les faits relatifs à un personnage si éloigné de nous, nous devons nous contenter de raconter la vie du prophète d'après le récit confus qu'il en a fait lui-même dans le livre de ses prophéties, ainsi que d'après quelques passages épars dans d'autres livres sacrés.

Donc, Jérémie était fils d'Helcias, l'un des prêtres d'Anathoth. Dieu lui apparut et lui dit : « Avant ta conception, je t'ai sanctifié et t'ai destiné à être prophète pour les nations. » Jérémie n'était alors qu'un enfant; il commença néanmoins à prophétiser dans le pays, adjurant les habitants, les menaçant de la colère de Dieu, leur prédisant des malheurs épouvantables. Jérémie renonce à tous les plaisirs, à toutes les joies, à celles même de la famille, pour se donner tout entier à sa mission. Chassé par ses compatriotes, il se réfugie à Jérusalem, où il recommence ses sinistres prédictions. Il passa dans cette ville une grande partie de sa vie. Les malheurs qu'il prédisait aux Juifs, livrés presque tous à l'idolâtrie, et la liberté de ses invectives mirent plusieurs fois sa vie en danger, sans le réduire au silence. La conquête du royaume de Juda par Nabuchodonosor, les malheurs du peuple sous un roi imposé par l'étranger (Sédécias), enfin la ruine de Jérusalem et le départ des Juifs pour la captivité vinrent désoler son patriotisme ardent. Ce fut vraisemblablement alors qu'il composa ses *Lamentations*, qui sont certainement une œuvre très-remarquable. Nabuchodonosor le laissa libre de suivre ses compatriotes ou de rester à Jérusalem. Il choisit ce dernier parti, sans doute pour prodiguer ses consolations à ceux que le vainqueur avait épargnés. Peu de temps après, le gouverneur chaldéen de la Judée fut tué, et un grand nombre de Juifs, craignant la vengeance du roi de Babylone, s'enfuirent en Egypte, en entraînant de force le prophète et son secrétaire, Baruch. On croit qu'il mourut dans ce pays, lapidé peut-être par ses compatriotes, qu'irritaient ses reproches et ses prophéties menaçantes. On a trouvé, dans sa conduite et dans ses écrits, des raisons pour l'accuser d'avoir semé le découragement parmi les Juifs, et d'avoir ainsi facilité la conquête étrangère. Ce qui semble prouvé, c'est qu'il était convaincu de l'impossibilité de défendre l'indépendance nationale et qu'il le disait trop haut. Outre les *Lamentations* dont nous parlerons plus loin, il avait écrit d'autres *Lamentations* sur la mort de Josias, qui ne nous sont point parvenues, et un livre de *Prophéties*, en 52 chapitres. Ce dernier ouvrage a le défaut des ouvrages du même genre; il est rédigé en termes si obscurs, les pensées de l'écrivain inspiré y sont si décousues, l'ordre des temps y est tellement brouillé, qu'il n'est presque jamais possible de saisir le véritable sens. La difficulté du texte est encore augmentée par un désaccord presque continuel entre le texte hébreu et le texte grec, ce qui fait supposer que les Septante n'ont pas travaillé sur la version hébraïque que nous possédons. Grâce à cette obscurité, il devient parfaitement facile de trouver dans les événements subséquents la réalisation de ces prédictions inintelligibles, et qu'on peut, par conséquent, interpréter comme on veut. Jérémie n'a pas écrit dans le style pompeux et solennel des autres prophètes; ses expressions sont toujours fortes, mais simples; certains commentateurs, trop difficiles, selon nous, disent même grossières. L'énergie et l'émotion, qui caractérisent si bien l'auteur des *Lamentations*, tiennent en grande partie à l'extrême simplicité de son langage.

— **Icon.** La plus admirable figure de Jérémie qu'ait créée l'art de peindre est, sans contredit, celle que Michel-Ange a retracée dans la chapelle Sixtine, et qui fait partie de ses célèbres *Prophètes;* il ne se peut rien voir de plus majestueux, de plus grandiose, de plus terrible. D'autres images de Jérémie se voient dans les nombreuses suites de *Prophètes* qui ont été peintes ou sculptées pour la décoration de diverses églises. Nous nous bornerons à signaler ici les représentations isolées qui en ont été faites. Deux estampes de Nicolas Hopfer, datées de 1525, nous montrent *Dieu apparaissant à Jérémie* et *Jérémie descendu dans une basse-fosse*. Nicolas de Bruyn, dans une gravure de 1608, a représenté *Jérémie prédisant la ruine de Jérusalem.* Rubens a peint *Jérémie pleurant sur les ruines de Jérusalem* (musée de Madrid). Ce dernier sujet a été retracé par un artiste allemand, Edouard Bendemann, dans un tableau qui a obtenu un succès excessif au delà du Rhin, il y a une quarantaine d'années; nous avons cité, dans la biographie de cet artiste, l'appréciation sévère, mais juste, que G. Planche fit de cette peinture, lors de son apparition au Salon de Paris, en 1837. Un autre peintre de notre temps, M. Henri Lehmann, a représenté *Jérémie enchaîné, dictant à Baruch ses imprécations;* ce tableau, qui appartient au musée d'Angers, a figuré au Salon de 1843 et à l'Exposition universelle de 1855; il offre un singulier mélange de réminiscences florentines et d'emphase germanique; T. Gautier en a fait un grand éloge; mais un autre critique, M. Arsène Houssaye, a dit que le dessin en était prétentieux, la touche maigre, la couleur glaciale.

Horace Vernet a peint un *Jérémie* qui a été gravé par Allais. Un tableau de Schnetz, consacré au même personnage, a figuré au Salon de 1865. Une statue du prophète a été exécutée en pierre, il y a quelques années, par M. Chambard, pour l'église Saint-Augustin, à Paris.

Jérémie (LAMENTATIONS DE). Ce livre est composé de cinq chapitres, dont quatre de lamentations, suivis d'un cinquième, qui est une prière. Les chapitres I, II et IV sont divisés en vingt-deux versets, dont chacun est désigné par une lettre de l'alphabet. Dans le troisième, chaque lettre est répétée trois fois, le chapitre contenant soixante-six versets. On ne sait si ces lettres ont été introduites dans le texte par l'auteur lui-même ou par des commentateurs, comme signes numériques.

On a longuement discuté sur l'événement qui a inspiré les *Lamentations*. Josèphe et saint Jérôme confondent ces *Lamentations* avec celles que l'auteur composa sur la mort de Josias, ce qui paraît insoutenable. Le sujet principal ne saurait être que la ruine de Jérusalem.

On ne peut imaginer rien de plus ému, de plus déchirant que les plaintes du prophète patriote sur la chute de « la reine des cités, » de plus touchant que les tendres reproches qu'il lui fait, de plus ardent que les prières qu'il adresse à Dieu en faveur de la ville délaissée. Qu'il nous suffise de traduire, bien imparfaitement, un passage de ce livre magnifique : « Ils se sont assis à terre, ils se sont tus, les vieillards de la fille de Sion. Elles ont répandu la cendre sur leur tête, elles se sont ceintes de cilices, elles ont frappé la terre de leur front, les vierges de Jérusalem. Mes yeux se sont épuisés de larmes, mes entrailles ont été bouleversées, mon foie s'est répandu à terre, quand j'ai vu la douleur qui écrase la fille de Sion, quand j'ai vu l'enfant privé du sein expirer sur les places de la forteresse..... A qui te comparerai-je? A qui t'assimilerai-je, fille de Jérusalem? A qui t'égalerai-je pour te consoler, ô fille vierge de Sion? Car ta douleur est grande comme la mer. »

Les accents éloquents de Jérémie n'ont pu échapper à ces interprétations où l'ironie se mêle au plaisant, et le mot *jérémiades* sert à désigner les plaintes froides et même ridicules que l'on fait entendre à propos de choses qui n'ont qu'une importance secondaire.

Une traduction en vers des *Lamentations* de Jérémie, par Lefranc de Pompignan, fut pour Voltaire l'occasion d'une de ses plus mordantes épigrammes :

Savez-vous pourquoi Jérémie
A tant pleuré pendant sa vie?
C'est qu'en prophète il prévoyait
Qu'un jour Lefranc le traduirait.

« *Découragement*, poursuivit le marquis, en lisant les titres des différentes pièces du recueil à mesure qu'il le feuilletait; *Heures d'amertume*, hum! *Désenchantement*, hum! hum! *Jours de tristesse*, quels diables de titres! Cela me paraît être amusant comme les *Lamentations de Jérémie*.

» Les *Pleurs de l'âme;* morbleu! parlez-moi des pleurs de la vigne. »

CHARLES DE BERNARD.

« Non, les préoccupations industrielles n'ont pas le caractère exclusif qu'on leur attribue; non, l'amour des richesses matérielles n'est pas une spécialité de notre siècle, et les conséquences de l'esprit du jour ne sont pas aussi désolantes pour le présent, aussi désespérées pour l'avenir, que nos *Jérémies* s'évertuent à les imaginer ou à les dépeindre. »

GATIEN ARNOULT.

JÉRÉMIE, archevêque de Sens, mort en 827. Il avait été chancelier de Charlemagne, trésorier du monastère de Saint-Riquier, et était devenu un personnage considérable, tant par son savoir et son éloquence que par son crédit auprès de l'empereur, lorsqu'il fut nommé archevêque de Sens, en 818. Jérémie devint, en 822, *missus dominicus* dans cette ville, et fut chargé, en 825, d'une mission à Rome, auprès du pape Eugène II. On trouve, dans la collection d'A. Duchesne, une lettre de Jérémie à Frotaire, évêque de Toul.

JÉRÉMIE, patriarche de Constantinople, né en 1536, mort en 1594. Elevé au patriarcat en 1572, il fut, cette année même, chassé de son siége, où il remonta en 1580, fut emprisonné bientôt après sous l'inculpation du crime de lèse-majesté, rendu à la liberté par le sultan, grâce à l'intervention des ambassadeurs de France et de Venise, exilé à Rhodes (1585) et réintégré deux ans plus tard. A cette époque, le trésor de l'Eglise de Constantinople était tellement épuisé, qu'il ne pouvait plus suffire aux frais du culte. Jérémie demanda alors des secours au czar de Russie, Boris Godounof, qui lui accorda ce qu'il lui demandait, à la condition de créer patriarche le métropolite de Moscou. Jérémie y consentit, malgré l'opposition de l'épiscopat grec, se rendit à Moscou, et commit, en passant à Kiev, de graves abus pour se procurer de l'argent. Il protesta contre les réformes introduites dans l'Eglise par Luther.

JÉRÉPOMONGA s. m. (jé-ré-po-mon-ga). Erpét. Syn. de JECK.

Je retourne à Madrid, comédie en trois actes, en vers, de M. Breton de los Herreros, une des plumes les plus faciles et les plus fécondes de la littérature espagnole contemporaine. De la pléiade d'écrivains qui a marqué la renaissance des lettres en Espagne, vers 1830, M. Breton de los Herreros est celui qui se rapproche le plus, par ses nombreuses productions, par sa verve comique et l'aisance naturelle de son vers, de ces intarissables génies, Lope de Véga, Calderon, Moreto, qui ont doté le théâtre espagnol de tant de chefs-d'œuvre. Ce qui distingue ses comédies, c'est la simplicité des plans, où ne s'entre-croisent jamais des incidents imprévus, c'est la verve comique et railleuse du dialogue. Le héros de *Je retourne à Madrid*, don Bernardo, est un personnage qui, lassé des plaisirs de la capitale, des promenades qui n'ont point d'air, des femmes maquillées, des sociétés où règne une étiquette absurde, des théâtres où l'on joue mal de mauvaises pièces, se résout à retourner à la campagne, chez son frère, pour respirer un air pur et vivre sans tracas. Il tombe bien! Son frère vient d'être nommé alcade, et est sur le point de marier sa fille à un hobereau qu'elle exècre. La première personne qu'il rencontre est le magister du village, *domine* à l'air important, qui ne fait que citer du latin et du grec, au milieu de phrases d'un pompeux à faire éclater de rire. Carmen ne veut pas du tout se marier, et se raccroche à son oncle comme à une branche de salut. A une fête du village, il y a une querelle entre les paysans, et peu s'en faut que les couteaux ne soient tirés. Voilà le calme rêvé des champs! Le pauvre homme se trouve placé entre les injures de son frère, furieux de lui voir prendre le parti de la jeune fille; les prières de la jeune fille, qui n'a d'espoir qu'en lui; les phrases hautaines du gentilhomme, qui craint de se voir évincé, et, pour comble, le fatras d'injures de la future belle-mère, qui ne veut pas du tout que son fils, un descendant des Oñales-Heredias-Pimenteles-Osorios y Gamboa, se mésallie en épousant une n'importe quoi. La jeune fille amène le dénoûment par un coup de tête, en recevant chez elle un amoureux qui lui agrée davantage. Le gentilhomme campagnard retire sa demande, au grand contentement de sa mère, et don Bernardo, la paix faite, déclare qu'il préfère en-